

→ LA FORCE DU ON

Répondre « Je ne sais pas » à une question qui vous est posée n'est pas valorisant. Répondre « On ne sait pas » l'est, puisque cela signifie « Je sais que nul ne sait ». Exemple. Ne rien savoir de la vie de Pythagore est le fait d'un ignorant. Savoir qu'on ne sait rien de la vie de Pythagore est le fait d'une personne éduquée.

L'opposition entre « Je ne sais pas » et « On ne sait pas » devient extrême dans le cas de l'interrogation métaphysique. Si vous dites « Je ne sais pas », vous ne faites que réserver votre jugement ; vous n'êtes parvenu à aucune conclusion quant aux tenants et aboutissants de la condition humaine, mais libre aux autres d'en avoir une. Si vous dites « On ne sait pas », vous tenez pour acquis que personne ne peut savoir, ce qui sous-entend que ceux qui ont la foi sont des dupes ou des imposteurs.

« Je ne sais pas » ou « On ne sait pas », telle est la question.



→ CONSCIENCE, MENSONGES ET FOURBERIES

Que le mot « conscience » ait deux acceptions [faculté qu'a l'individu de connaître sa propre réalité, perception du bien et du mal] n'est pas étonnant. La seconde découle de la première : l'individu ne peut se demander s'il agit bien

ou mal qu'à partir du moment où il a du recul sur lui.

L'étonnant est que l'expression « agir en conscience » signifie « agir selon le bien ». Peu importe ici qu'aucune définition du bien ne fasse l'unanimité. La langue française sous-entend comme allant de soi que, puisque j'ai conscience du bien et du mal, je vais choisir le bien.

L'éthologie est moins idéaliste. Comment décèle-t-elle que les chimpanzés ont une connaissance d'eux-mêmes ? En constatant qu'ils sont capables de se tendre des pièges les uns aux autres, et de tenter de les déjouer. « Si l'on recherche, dans le monde animal, les degrés les plus élevés de conscience, il faut s'intéresser aux comportements où s'expriment au plus haut point le mensonge, la fourberie, la trahison et d'autres qualités typiques de l'espèce humaine en général, et de ses classes dirigeantes en particulier » (Jacques Ninio, *Au cœur de la mémoire*, Odile Jacob, 2011, p. 120).

Le jour où notre langue écouterait la leçon de réalisme apportée par l'éthologie, l'expression « agir en conscience » signifierait « prévoir au mieux l'effet de mes actes, de façon à dépouiller mes congénères sans qu'ils soient en mesure de me rendre la pareille. »

→ PSYCHOLOGIE ALGÈBRIQUE

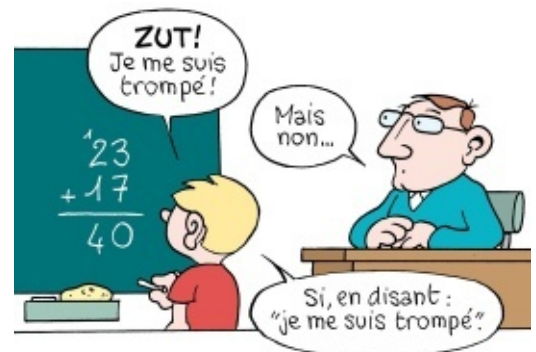
Les hommes n'ont pas tous un bon jugement, mais tous sont persuadés d'en avoir un bon. Ce travers étonne les moralistes. Il n'y a pourtant pas de quoi s'étonner.

Supposons que j'aie un bon jugement et que, m'interrogeant sur moi-même, je me demande si j'ai un bon jugement. Je répondrai, à juste titre : oui.

Supposons que j'aie un mauvais jugement et que, m'interrogeant sur moi-même, je me demande si j'ai un bon jugement. Je répondrai en me trompant, puisque j'ai mau-

vais jugement. C'est-à-dire que je répondrai également : oui.

Plus par plus donne plus. Moins par moins donne aussi plus. Si les moralistes voulaient bien étudier un peu d'algèbre, ils y verraient plus clair dans les méandres de la psychologie humaine !



→ PENSÉES SUR LA PENSÉE

Par ses livres *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* (Minuit, 2007) et *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?* (Minuit, 2012), Pierre Bayard a stimulé l'art des propos mondains. Espérons qu'il viendra aussi au secours des scientifiques, et publiera *Comment rendre compte d'expériences que l'on n'a pas menées ?* et *Comment démontrer des théorèmes dont on ne comprend pas l'énoncé ?*

En attendant de tels ouvrages, Pierre Bayard m'a convaincu que, n'ayant rien lu de Heidegger sinon sa proclamation, souvent reproduite, « La science ne pense pas », je suis bien placé pour commenter celle-ci.

Donner raison à Heidegger est facile. Il suffit d'ajuster le sens des termes à cette fin, et de caractériser la pensée comme un acte réflexif : le penseur est celui qui s'interroge sur sa propre pensée. Or la science n'a pas pour objet de se mettre en perspective ; ses méthodes ne permettent pas de dire ce qu'elle est. Donc elle ne pense pas. Mais donner tort à Heidegger est tout aussi facile. Il suffit d'ajuster autrement le sens du mot « penser ». La science, en cher-

chant des régularités derrière les phénomènes et en proposant d'attribuer ces régularités à des lois, tente une lecture du monde, et cela s'appelle penser.

Heidegger a beau avoir affirmé qu'il ne blâmait pas la science, sa formule trahit son désir de donner le primat à la philosophie. Refusons ce jeu pitoyable. La philosophie pense. La science aussi. Évidemment. Elles n'ont d'ailleurs pas de fierté à en tirer, parce que penser n'évite pas de se compromettre avec le pire – la vie de Heidegger lui-même en atteste.

Si j'ai fait des contresens sur Heidegger, la faute en revient à Pierre Bayard.

→ À QUI PROFITE LE PROGRÈS ?

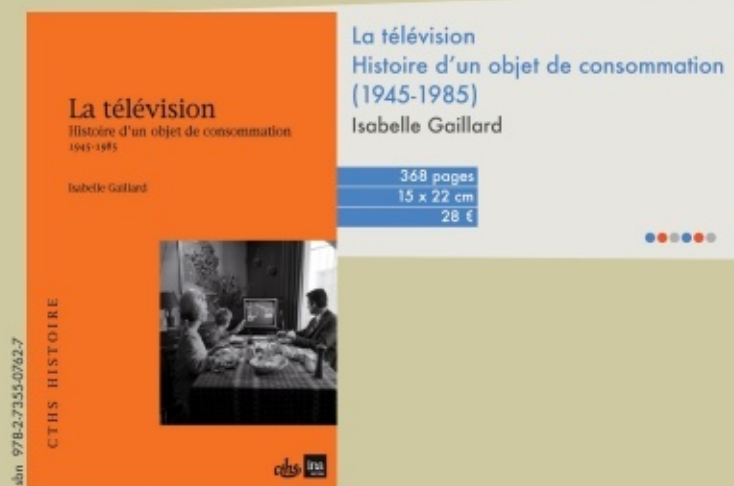
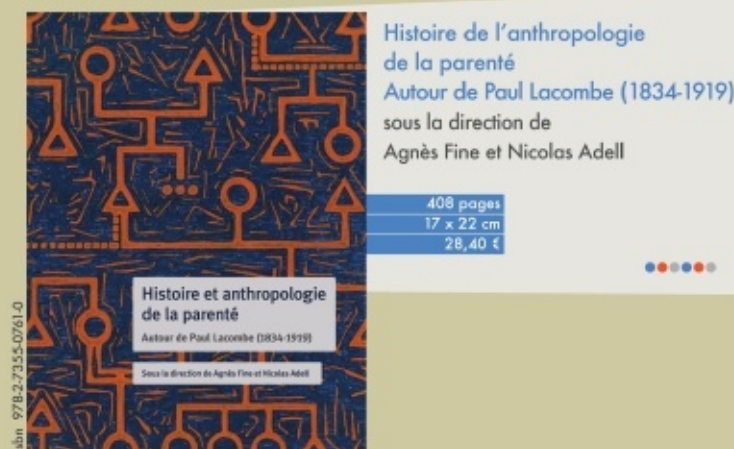
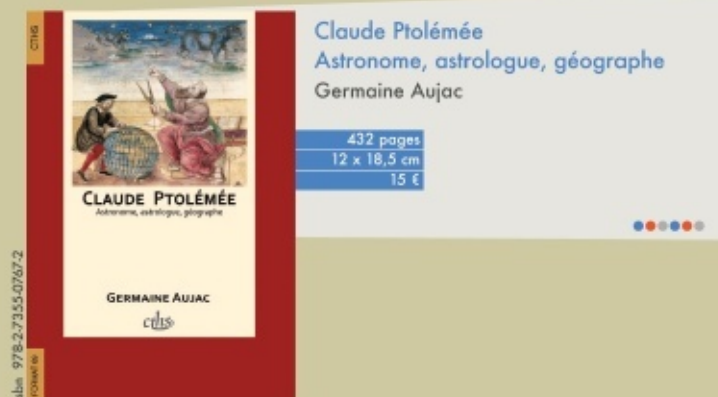
Notre société est constituée d'innombrables composantes n'ayant ni les mêmes buts ni les mêmes atouts. Les avancées qui, *a priori*, paraissent universelles profitent, en fait, aux unes plus qu'aux autres. La technologie tend à aggraver l'exclusion de ceux qui n'ont pas les moyens financiers de suivre. Les progrès de la médecine dépendent d'appareils onéreux, et cela pose la question politique, conflictuelle, de savoir qui va payer.

Les chercheurs et les inventeurs qui, en toute sincérité, escomptent que leurs découvertes profiteront à la société entière négligent le fait que celle-ci n'est pas homogène. Ils risquent de se mettre en réalité au service des plus forts, et d'eux seuls.



Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

la plus importante collection d'instruments de travail pour la recherche en sciences humaines



* ventes@cths.fr * vente en librairie ou sur notre site : www.cths.fr * Distribution SODIS *